
De la nécessité d'une analyse conceptuelle en éducation relative à l'environnement - Réflexions sur le langage de la durabilité

Bob Jickling



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ere/7213>

DOI : 10.4000/ere.7213

ISSN : 2561-2271

Éditeur

Centr'ERE

Référence électronique

Bob Jickling, « De la nécessité d'une analyse conceptuelle en éducation relative à l'environnement - Réflexions sur le langage de la durabilité », *Éducation relative à l'environnement* [En ligne], Volume 1 | 1999, mis en ligne le 15 septembre 1999, consulté le 28 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ere/7213> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ere.7213>

Ce document a été généré automatiquement le 28 mai 2021.

De la nécessité d'une analyse conceptuelle en éducation relative à l'environnement - Réflexions sur le langage de la durabilité

Bob Jickling

- 1 J'ai eu le grand plaisir de participer au colloque ayant pour thème « *La recherche en éducation relative à l'environnement* » organisé par l'Université du Québec à Montréal en novembre 1997. À mon avis, on ne déploie pas assez d'efforts de cette envergure pour se pencher sérieusement sur la recherche dans le domaine de l'éducation relative à l'environnement (ERE). En Amérique du Nord, au cours des dix dernières années, de nombreuses tribunes (forums ou congrès par exemple) où il est possible de présenter ses recherches en ERE ont pris une orientation plutôt populiste. Ce virage peut s'expliquer de deux façons. La première est optimiste et flatteuse : nos efforts porteraient enfin leurs fruits. De plus en plus de praticiens se disent éducateurs environnementaux et demeurent à l'affût de sources d'inspiration professionnelle pour leur pratique quotidienne. Des organismes comme la *North American Association for Environmental Education* répondent à ce genre de besoins.
- 2 Toutefois, il est également possible que la recherche en éducation relative à l'environnement, telle qu'on l'a pratiquée au cours de la dernière décennie, ne soit plus pertinente. Il est vraisemblable que la prépondérance d'une conception étroite de la recherche d'orientation positiviste, telle que l'a souvent présentée jusqu'ici le *Journal of Environmental Education*, ne réponde plus aux besoins d'une société qui entre progressivement dans la postmodernité. On peut comprendre qu'une orientation de moins en moins pertinente de la recherche conduise à un manque d'intérêt.
- 3 Si c'est véritablement le cas, il est d'autant plus intéressant de constater le grand nombre de personnes réunies à Montréal autour de préoccupations de recherche en ERE. Il est essentiel de revitaliser le discours théorique de notre domaine. En prenant connaissance des thèmes des communications, j'ai cru percevoir le goût de redéfinir ce

qui constitue la véritable recherche dans le domaine de l'éducation relative à l'environnement. Diverses avenues de recherche n'ont été que très peu exploitées jusqu'ici : par exemple, l'enquête participative, la critique féministe, l'interprétation historique, le récit professionnel ou de vie, la réflexion philosophique sur des questions d'éthique environnementale, etc. Pourtant, de telles orientations de recherche favoriseraient sans doute l'identification de méthodologies et l'émergence d'idées fécondes dont nous avons besoin pour aborder les importantes problématiques éducationnelles de notre époque.

- 4 Je m'attarderai ici à l'une de ces priorités négligées, soit la tâche philosophique de l'analyse conceptuelle. Le domaine de l'éducation et, par conséquent, celui de l'éducation relative à l'environnement, est constitué de concepts complexes et nous n'avons pas encore suffisamment cherché à approfondir ces idées fondamentales qui sous-tendent notre travail. Dans cette communication, je souligne l'importance de l'analyse conceptuelle, qui doit être envisagée comme un domaine de recherche rigoureux. Plus encore, je soutiens qu'il ne s'agit pas d'une simple option de recherche, mais d'une nécessité si nous voulons accroître la cohérence au sein du domaine de l'éducation relative à l'environnement et éviter les dédales de la confusion. Ce type de recherche permet de cibler les obstacles associés à notre manière de conceptualiser les idées clés de l'ERE et fournit des assises solides pour nous permettre de continuer à participer à son développement.
- 5 Je tenterai d'illustrer la nature et l'importance de l'analyse conceptuelle à l'aide de quelques exemples. En raison du contexte actuel, les termes « éducation pour le développement durable » et « éducation pour un avenir viable »¹ retiendront notre attention. Ces termes, que plusieurs utilisent maintenant pour définir le but de l'éducation relative à l'environnement ou encore pour désigner une nouvelle forme d'éducation au-delà de l'ERE, sont trop souvent adoptés sans distance critique, et cela pose problème.
- 6 J'étais de ceux qui croyaient que la sévère critique formulée à l'égard de « l'éducation pour le développement durable » au Canada (Jickling, 1994 ; McClaren, 1993 ; Padua, 1993 ; Sauvé, 1996) avait permis à l'éducation relative à l'environnement d'échapper à l'emprise de ce terme². Pour ce qui est des praticiens, je crois que cela est vrai : par manque de temps ou d'intérêt, les enseignants ne semblent pas se rallier à cette proposition. Toutefois, je dois constater que certains acteurs sociaux continuent à soutenir la « réorientation » de l'éducation vers le développement durable, faisant la promotion de « l'éducation pour un développement durable », de manière à « favoriser les changements critiques vers la durabilité³ (*sustainability*) » (Hopkins et coll., 1996, p. 4, traduction libre).
- 7 Nous pouvons trouver un excellent exemple pour illustrer le besoin d'une analyse conceptuelle de ces propositions dans les propres mots de ces auteurs. Hopkins et coll. (1996, p. 5) admettent que « l'éducation pour le développement durable est un concept encore nouveau qu'il faut préciser » et qu'il ne sera possible de réorienter les disciplines actuelles de l'éducation formelle qu'une fois que ce « cadre conceptuel aura été défini ». Plus loin, les auteurs ajoutent « qu'il reste beaucoup de choses à résoudre, mais que nous ne pouvons nous permettre d'attendre d'avoir les solutions avant de se pencher sur les problèmes » (p. 6). Ce commentaire me fait penser à quelqu'un qui dirait : « Je ne sais pas où je m'en vais, mais j'y vais quand même ». Je conviens qu'il ne faut pas attendre que toutes les questions soient résolues avant de passer à l'action,

mais nous pouvons certainement tenter de lever le voile, ne serait-ce que partiellement, avant de faire marche avant. L'éducation est un domaine particulièrement vulnérable aux modes et aux slogans, mais l'analyse conceptuelle peut aider à prévenir les dérives en lui apportant une dimension critique essentielle.

- 8 Comme j'ai déjà présenté une critique de l'expression « éducation pour le développement durable » (Jickling, 1992, 1994) et, de façon plus générale, de toutes formes d'« éducation pour » une idéologie exogène qui s'impose à l'éducation (Jickling et Spork, 1998), je m'attarderai maintenant à explorer un concept plus subtil : celui de « durabilité » ou de « viabilité ». L'expression « éducation pour le développement durable » n'est plus à la mode, et d'aucuns parlent maintenant de « viabilité » : on parle d'« éducation pour la viabilité » ou d'« éducation pour un avenir viable ». À mon avis, non seulement retrouve-t-on ici les problèmes relatifs à l'insertion d'un objectif ou d'une idéologie exogène au cœur de l'éducation, mais de nouveaux problèmes surgissent à l'égard de cette nouvelle terminologie.
- 9 Nombreux sont ceux qui, en raison de leur scepticisme à l'endroit du terme « développement durable », ont jeté leur dévolu sur la « viabilité ». Toutefois, il reste à déterminer clairement si cela constitue une réelle amélioration. Je crois que nous devons tous nous demander si, en concentrant nos efforts éducatifs sur la « viabilité », nous offrons réellement aux étudiants les outils, les idées et le langage nécessaires pour évaluer et confronter les normes sociales et pour créer de nouvelles possibilités. Je crains qu'en nous appuyant sur le langage de la durabilité ou de la viabilité, nous risquions d'être confrontés à des problèmes encore plus importants que ceux que nous envisageons actuellement.

L'analyse conceptuelle

- 10 L'une des questions philosophiques les plus importantes est la suivante : « Qu'est-ce que vous voulez dire exactement ? » Si vous posez cette question, vous entrez ni plus ni moins dans le domaine de la philosophie. Peut-être certains d'entre vous se posent-ils cette même question en lisant ce texte : « Que veut-il dire » ? Or lorsqu'une telle question est posée quant aux mots et expressions qui fondent notre discours et nos pratiques, nous faisons de l'analyse conceptuelle. En fait, il semble tout à fait logique que la tâche première des éducateurs environnementaux soit de clarifier soigneusement les concepts de base de leur travail. Toutefois, je crains que nous ne fassions souvent erreur en tentant de mettre en œuvre des programmes éducatifs alors que nous ne savons pas encore très bien ce que nous voulons, où nous allons et sans que notre travail soit fondé sur des concepts suffisamment clairs et justifiés.
- 11 L'analyse conceptuelle peut comporter de multiples facettes. Je présenterai ici deux tâches principales qui lui sont associées. La première tâche analytique consiste à identifier les noyaux de sens qui semblent essentiels au concept étudié. Cela peut être assez élémentaire pour des concepts simples. Au contraire, pour des concepts plus complexes tels que « nature », « environnement » ou « éducation », cette tâche implique l'étude approfondie des conditions qui influencent notre compréhension commune de termes. La deuxième tâche analytique consiste à rendre explicite puis à étudier les implications d'un concept particulier. Il s'agit de voir comment un concept est mis en pratique, en étudiant l'application du concept dans des contextes variés. Nous pouvons ensuite rechercher une cohérence de sens parmi des exemples tirés de

ces contextes. Finalement, nous pouvons également rechercher des significations additionnelles associées à chacun de ces contextes ou encore, des significations implicites.

- 12 Bien que l'analyse conceptuelle ne soit pas une science exacte, elle est fondée sur le postulat voulant que l'usage que nous faisons du langage repose sur une compréhension partagée du sens des mots. Notre capacité même de communiquer dépend de notre compréhension commune des caractéristiques essentielles des mots et des concepts que nous utilisons. Comme le dit Israël Scheffler (1960, p. 15), la question « Que signifie ce terme ? » sert souvent à clarifier la fonction initiale du terme ou encore à mettre au jour les éléments d'une compréhension commune de ce dernier. La réponse - qui est souvent une définition descriptive - précise l'origine du terme et ce qu'il signifie pour les gens. L'analyse conceptuelle nécessite donc une prise en compte de l'usage de ces mots selon le contexte, car ce dernier influence la construction du sens qui leur est accordé. Il n'est pas toujours possible d'en arriver à une définition précise, bien que nous puissions tenter de faire ressortir les caractéristiques essentielles des concepts, selon leur usage le plus répandu. D'autres concepts sont moins flous, et il suffit parfois de consulter le dictionnaire pour trouver une description appropriée de l'usage commun de ces termes.
- 13 Je propose qu'aux fins de cette analyse, nous commençons par tenir pour acquis que le mot *sustain* (qui signifie « durer » en français) est un terme relativement clair. Le dictionnaire *The Concise Oxford* (Fowler et Fowler, 1964, p. 1303) en présente une définition : *Sustain, [...] Keep going continuously* (« Maintenir continuellement, d'où le dérivé dur [able] »). Autrement dit, quelque chose est durable, viable ou soutenable s'il est possible de le maintenir continuellement. Mais puisqu'une telle définition formelle ne suffit pas, il nous faudra examiner les implications du concept dans les discours et les pratiques.
- 14 Avant d'entreprendre cette étude critique, je tiens toutefois à reconnaître l'importance du concept de « durabilité » ou « viabilité » et son utilité dans le courant de pensée environnementaliste. De nombreux processus écologiques ne sont pas maintenus de manière continue. Les espèces disparaissent à un rythme effréné et des écosystèmes entiers sont menacés. Il est donc important de parler de durabilité. Toutefois, je soutiens que cela ne suffit pas.
- 15 En examinant les implications du discours de la durabilité dans une diversité de situations, j'exposerai les limites de ce langage et l'impact de ces dernières sur la pensée environnementale. Toutefois, je me pencherai surtout sur la définition négative de la durabilité, sur ce qu'elle n'est pas. De manière à illustrer certains aspects de l'analyse conceptuelle, j'utiliserai des exemples contemporains extraits de la publicité, du domaine de l'élaboration de programmes en éducation et de celui de la gestion de la faune.

Une publicité

- 16 Un jour, alors que j'assistais à une conférence donnée par l'éducateur canadien John Willinski, ce dernier a déclaré que « l'alphabétisation est ce qui survient au carrefour du commerce et de l'état ». On peut juger l'exactitude de ce propos à la lumière de différentes cultures et de divers contextes, mais cet énoncé se vérifie tout particulièrement et de façon tragique dans le contexte capitaliste qui règne en maître

sur la vie en Amérique du Nord. Ce que nous apprenons à lire, à comprendre et à aimer - nos références culturelles - est souvent conçu, formé et filtré par des intérêts économiques, des intérêts gouvernementaux et, parfois, par le travail conjugué de ces deux sphères. Cette image de l'alphabétisation suscite chez moi de nombreuses questions : Comment les images véhiculées par exemple par la publicité, influencent-elles les habitudes ou les valeurs du public ? Comment révéler et étudier les suppositions sous-jacentes de ces messages ? En outre et ce qui nous importe ici, quelles valeurs sont soutenues ? Et enfin, qui sont les porteurs et les promoteurs de ces valeurs ?

- 17 À cet effet, une publicité pour une automobile publiée dans une revue nord-américaine à grande diffusion constitue une étude de cas intéressante. On y présente l'image d'un véhicule tout-terrain stationné sur la berge d'une rivière sauvage, sur une toile de fond où se profilent des montagnes alpines. La légende se lit comme suit (traduction libre) : « Allez contempler ce paysage avant qu'on y construise des tours d'habitation et des routes ». Sous l'image se trouve le texte suivant (traduction libre) : « Allez-y et profitez-en ! Si nous sommes assez nombreux, peut-être arriverons-nous à convaincre ceux qui sont » en charge du changement « de laisser ce paysage intact ».
- 18 Bien entendu, l'image est remplie de sens cachés et de suppositions. À de nombreux égards, il s'agit d'une stratégie verbale visant à adopter le langage environnemental pour masquer les suppositions du manufacturier quant aux relations être humain - nature et au changement environnemental. On y présente la nature comme une commodité, un terrain de jeu, un gymnase. Quelqu'un d'autre est responsable du changement — les automobiles ne sont pas responsables des dommages causés à l'environnement - et les habitudes de consommation sont en quelque sorte secondaires à l'atteinte d'un bien-être supérieur, que l'on peut atteindre en labourant la nature sauvage au volant d'un véhicule tout terrain. Avec nos étudiants, je crois que nous devrions nous demander : Qu'est-ce que les publicitaires veulent faire durer ? Est-ce que les valeurs inhérentes à leur message représentent des priorités valables ?
- 19 Les créateurs de cette publicité cherchent, bien que non ouvertement, à soutenir ou « faire durer » des idées et des pratiques particulières associées au consumérisme du 20^e siècle, style de vie auquel la plupart des Nord-Américains se sont habitués. Par ailleurs, on retrouve aisément derrière ce type de message une conception de la nature perçue comme un obstacle ou encore un terrain de jeu ; la nature doit être conquise et soumise aux caprices des êtres humains.
- 20 Les implications de certains aspects du concept de durabilité peuvent ainsi être observées. En pratique, le concept de durabilité est chargé de valeurs et repose ultimement sur la façon dont nous les êtres humains, ou plus exactement les sociétés, perçoivent notre relation au monde plus-qu'humain (*a more-than-human world*). En associant la durabilité des processus écologiques et la durabilité du consumérisme, nous détectons immédiatement une incohérence et, possiblement, une incompatibilité de valeurs.

Un programme d'éducation

- 21 Il y a quelques années, un groupe d'élèves du primaire tentait de déterminer le rôle que l'industrie minière pourrait jouer dans l'avenir du territoire du Yukon. Après une période d'étude et de réflexion, les élèves ont préparé une série de lettres ouvertes qui

sont parues dans un journal local sous le titre « L'industrie minière devrait-elle faire partie de notre avenir ? » (*Yukon News*, 28 mai 1993, traduction libre). Parmi ces lettres, plusieurs exprimaient des préoccupations quant aux incidences environnementales de l'industrie minière, tout en reconnaissant que cette industrie donne du travail et fournit plusieurs produits que les élèves apprécient. Dans la plupart des cas, les jeunes tentaient de trouver des façons de contrôler, sans toutefois éliminer, les activités minières. Certaines lettres étaient naïves, et d'autres comportaient des erreurs de données, mais elles reflétaient les difficultés qui se dressent devant quiconque tente d'étudier une question complexe et chargée de valeurs - les élèves commençaient à philosopher.

- 22 Chose intéressante, ces lettres ont entraîné une réaction de réflexion de la part des membres de l'industrie minière. En manchette, on pouvait lire : « L'école favorise l'opinion personnelle » et « Programme éducatif biaisé » (Buckley, 1993, traduction libre). Finalement, la *Yukon Chamber of Mines* (YCM) a annoncé qu'elle allait financer la création d'un programme d'éducation sur la géologie et l'industrie minière. De concert avec le ministère de l'Éducation du Yukon, la YCM a produit un fascicule intitulé *Rock on Yukon* (Burke et Walker, non daté).
- 23 Bien entendu, des contre-arguments ont émergé en réaction à ce programme. L'un des plus intéressants a été présenté dans l'éditorial de Bolton (1994) intitulé *Corporate money is seductive, but do we want it ?* (« L'argent des entreprises est alléchant, mais est-ce qu'on en veut vraiment ? »). Dans cet éditorial, l'auteur pose une série de questions. S'agit-il : « d'une tentative de limiter les dégâts de la part d'une industrie assiégée ? », « d'un complot insidieux visant à impressionner de jeunes esprits pour qu'ils soient en faveur d'une exploitation capitaliste sans entrave », « ou s'agit-il plutôt d'une tentative de la YCM de sensibiliser les jeunes à certains principes fondamentaux de la géologie et de l'industrie minière, et de favoriser la compréhension du rôle important que joue cette dernière dans notre société contemporaine » (traduction libre) ?
- 24 Bien qu'il ne s'agisse pas ici de faire la critique de l'ensemble du programme d'éducation de la YCM, on peut beaucoup apprendre des images que les promoteurs utilisent auprès des jeunes. À titre d'illustration, je mettrai l'accent sur l'affiche accompagnant le programme. L'image est intitulée *What is mined is yours*, un adroit jeu de mots⁴. L'image est remplie de joyeux personnages qui utilisent des produits dérivés de l'industrie minière et qui, le sourire aux lèvres, se promènent à bicyclette, en kayak ou en camionnette. On aperçoit également à l'arrière-plan un avion qui décolle et la petite photographie d'un site minier entouré d'une belle forêt. En exergue, on peut lire : « Au cœur de notre société moderne, une industrie minière saine et diversifiée » (traduction libre).
- 25 Comme dans l'exemple précédent, ces observations peuvent soulever d'importantes questions. Quelles sont les valeurs véhiculées par l'affiche ? Quelles représentations de la nature ou de l'environnement y décèle-t-on ? Analysons aussi le texte de plus près. Quelles conclusions peut-on tirer sur le mode de vie actuel des Nord-Américains ? Ces questions sur les modes de vie actuels et sur les valeurs environnementales nous amènent à une question centrale : De l'avis de l'industrie minière, de quoi faut-il assurer la durabilité, la viabilité ?
- 26 Cet exemple traite également de la durabilité, mais cette fois d'un type différent. L'affiche du programme d'éducation véhicule un message clair bien qu'implicite. Les promoteurs de ce programme souhaitent soutenir ou « faire durer » des activités

économiques particulières qui, à leur tour, sont renforcées par des modes de vie axés sur la consommation. Dans ce cas, l'environnement est perçu comme une ressource principalement vouée à l'exploitation humaine.

- 27 En soi, l'utilisation des deux exemples précédents ne vise pas à attaquer le consumérisme, mais plutôt à illustrer que la durabilité est un concept chargé de valeurs non nécessairement environnementalistes et potentiellement incohérent.
- 28 L'exemple suivant traite également de la perception de notre propre relation au monde plus-qu'humain, qui est le fondement philosophique de notre relation sociétale avec la nature.

La gestion du loup

- 29 Au Yukon, la gestion de la faune est un sujet controversé. En effet, le gouvernement territorial a récemment mené à terme un programme quinquennal visant à éliminer 80 % des loups sur un territoire de quelque 20 000 km² dans le sud-ouest du Yukon. Au début du programme, on abattait les loups à partir d'hélicoptères, mais récemment, on a commencé à les prendre au collet. Ce programme avait pour but de favoriser la croissance des populations d'orignaux et de caribous, espèces prisées pour la chasse. Cette stratégie de gestion a suscité la controverse. De nombreux chasseurs veulent plus de gibier, certains autochtones soutiennent que la chasse au caribou et à l'orignal est essentielle à la préservation de leur patrimoine culturel, tandis que d'autres croient que le loup sert simplement de bouc émissaire, en ce sens qu'il fait les frais d'une mauvaise gestion et de la surchasse du gibier.
- 30 Récemment, un journaliste (Tobin, 1997) annonçait que les gestionnaires de la faune prévoyaient stériliser les mâles et les femelles alpha des meutes de loups alors que les autres membres de la meute seraient éliminés. On croit ainsi que le couple dominant, incapable de procréer, serait en mesure de défendre son territoire, mais qu'en l'absence de nouveaux membres (les rejetons), ce couple consommerait moins de caribous et d'orignaux. Les meutes de loups sont considérées ici comme de véritables « machines à manger ».
- 31 L'article poursuit en disant que la stérilisation des loups du Yukon représente une « première mondiale qui annonce le début d'une nouvelle ère en matière de gestion de la faune ». De plus, ces techniques seront appelées à « remplacer les techniques plus "brutales" de chasse aérienne » et sauront apaiser le « dégoût croissant du public » pour ce genre de pratique. Le journaliste conclut avec le commentaire d'un biologiste prédisant que « la stérilisation réduira la fréquence des chasses aériennes ». « Le public offrira ainsi moins de résistance et on pourra réduire les coûts de gestion » (Tobin, 1997, traduction libre).
- 32 Cette étude de cas soulève également beaucoup de questions. Par exemple, est-ce que le terme « gestion de la faune » est approprié ? Est-il intrinsèquement cohérent ? Est-ce qu'une espèce peut être « sauvage » tout en étant « gérée » par les êtres humains ? Quelles suppositions sous-tendent une telle approche de gestion ? Comment peut-on décrire les relations société-nature inhérentes à ces suppositions ? Quelles valeurs ce type de reportage permet-il de soutenir ? Dans ce cas-ci, les biologistes ne semblent pas comprendre que tout type de savoir comporte inévitablement un volet éthique.

- 33 De nombreux opposants à la thèse de la stérilisation des loups ne réclament pas simplement des techniques moins brutales ; ils veulent une nouvelle déontologie, une nouvelle compréhension du rôle ou du statut des êtres humains en ce qui concerne leur relation avec les espèces sauvages. Toutefois, les biologistes gestionnaires semblent vouloir faire durer leurs techniques et maintenir leurs postulats en matière de gestion. Dans ce cas, les gestionnaires supposent qu'il est de leur devoir de gérer et manipuler la faune pour les besoins humains. Soutenir de telles conceptions laisse peu de place pour des valeurs alternatives souvent associées à la spiritualité et au domaine des valeurs intrinsèques. Pour l'ensemble des exemples que nous venons d'explorer, le langage de la durabilité nous apprend fort peu sur les différentes options sociales et philosophiques possibles ; il ne nous aide pas beaucoup à déterminer comment nous pourrions redéfinir les relations société-nature.

Du langage de la durabilité

- 34 Je reconnais que ces brèves études de cas se rattachent à des problématiques complexes que nous avons à peine effleurées. Toutefois, le but ici n'était pas de régler la question des valeurs populaires et de l'autorité morale. Au contraire, le but était plutôt d'étudier le langage de la durabilité et d'en démontrer les limites. D'importantes questions de valeur publique demeurent souvent voilées par des suppositions non remises en question et par le langage que tiennent la publicité, la presse et les autorités. Le langage de la durabilité ne les révèle pas adéquatement au public. En fait, je suis d'avis que le langage de la durabilité contribue même à réduire la portée et la richesse de notre discours environnemental et, par conséquent, à « dévaluer » (Weston, 1996) la pensée environnementale.
- 35 J'ai beaucoup appris sur notre façon de dévaluer le langage de la pensée environnementale lors d'une communication présentée au Yukon par Eugene Hargrove, rédacteur-fondateur du journal *Environmental Ethics* (Hargrove, 1994a). Selon lui, le travail des philosophes utilitaristes de la fin du XIXe siècle et des pragmatistes et des positivistes logiques du début du XXe siècle a eu comme conséquences involontaires de réduire le statut des énoncés de valeur au rang d'émotions insignifiantes. Les valeurs et les concepts ainsi réduits ont pu être facilement redéfinis en termes de désirs mesurables et d'utilité. Il ajoute (1994 b) qu'au début du siècle, les gens pouvaient encore appréhender les valeurs intrinsèques qu'on aurait pu mettre à profit pour le développement d'une éthique environnementale. Toutefois, en quelques décennies, notre capacité de penser en termes de valeurs est pour ainsi dire disparue. Depuis, le mot « intrinsèque » véhicule une connotation archaïque et il a été disqualifié. En conséquence, le discours sur les valeurs a été dévalué. En élaguant le langage clé, nous avons minimalisé (« dévalué ») notre capacité à discuter sérieusement de nos principes fondamentaux en matière de religion, de morale et de philosophie.
- 36 Pour Hargrove (1994a), l'effet net de cette dévaluation linguistique a été comparable au phénomène du *newspeak*, ce langage simplifié mis au point par *Big Brother* dans le roman *1984* de George Orwell (1989). Le *newspeak*, comme nous le rappelle Orwell, « a été conçu non pour élargir, mais bien pour restreindre la portée de la pensée, et à cette fin on a réduit au minimum le choix des mots » (p. 313, traduction libre). Dans un même ordre d'idée, par la dévaluation du langage, ceux qui s'intéressent à l'environnement se

retrouvent maintenant dans un état de carence lexicale ou de dysfonction linguistique à l'instar de ce que *Big Brother* voulait accomplir.

- 37 Hargrove (1994a) illustre cet argument de manière fort convaincante en attirant l'attention sur le vocabulaire utilisé dans les politiques et les règlements en vigueur au Yukon. La loi sur l'environnement du Yukon (Government of Yukon, 1991) fait référence à l'importance des valeurs économiques, culturelles, spirituelles et esthétiques. Toutefois, selon Hargrove (1994a), les politiques subséquentes de développement ne répondent pas aux attentes créées par cette loi. Le plan de gestion et de préservation du loup du Yukon (Wolf Management Planning Team, 1992) constitue un bon exemple. Dans ce document, lorsqu'on parle des valeurs associées au loup, on parle de deux choses : les valeurs de consommation et les valeurs de non-consommation. Les valeurs de consommation, ou valeurs de chasse sont en fait l'expression de valeurs économiques. Toutes les autres valeurs, y compris les valeurs intrinsèques, font partie des valeurs de non-consommation. Cette « terminologie négative », comme celle utilisée dans le *newspeak* d'Orwell, a pour effet d'extraire tout contenu positif des valeurs environnementales, de définir ces dernières à l'aide de la langue commerciale et, de ce fait, de paralyser toute possibilité de réflexion (Hargrove, 1994b).
- 38 Je crois que les études de cas présentées dans cet article illustrent que le langage de la durabilité sert également à dévaluer une bonne partie du langage de la pensée environnementale ; il peut masquer les suppositions, les soustrayant ainsi à l'analyse. En nous concentrant sur la durabilité, nous négligeons d'autres valeurs culturelles, y compris la spiritualité, l'esthétisme et les valeurs intrinsèques. Nous voulons sans doute maintenir de nombreuses valeurs, comme l'amour, la compassion, l'empathie et la tolérance ; pourtant, les études de cas montrent que les sociétés occidentales sont façonnées par des valeurs moins prometteuses. Les études de cas analysées ont montré que les valeurs économiques et de gestion peuvent être incohérentes avec des valeurs davantage écocentriques, souvent associées à la viabilité écologique.
- 39 Il est vrai que nous pouvons tenter de donner des sens particuliers à la durabilité (voir à ce sujet Orr, 1992 ; Sachs, 1997 ; Sterling, 1996) pour insuffler à ce terme des valeurs qui vont au-delà de la continuité des processus biologiques, support au développement. Mais, nous nous retrouvons encore aux prises avec la même question à savoir quelle conception de la durabilité devrait prévaloir. En bout de ligne, le sens littéral - maintenir de façon continue - ne fournit pas les concepts et le langage permettant d'étudier, d'analyser et de juger les différentes propositions à cet effet. Parfois, voire souvent, nous n'avançons à rien en faisant appel au langage de la durabilité. Je me souviens d'un petit groupe de personnes, près de chez moi, qui s'était rassemblé pour s'opposer à un groupe de pression environnementaliste désireux de protéger un bassin hydrographique. Ce groupe, qui s'appelait les « citoyens en faveur d'une économie durable », défendait l'exploitation minière dans la région. Leur postulat était simple : le développement durable est une bonne chose. Toutefois, le fait de s'en remettre à une conception aussi simpliste n'avait rien pour aider à résoudre une question d'une telle complexité. Il est inquiétant de voir la durabilité définie en termes de valeurs économiques et de relations société - nature dominantes, valeurs qui ne sont pas toujours cohérentes avec la viabilité écologique.
- 40 Je crains que le langage de la durabilité prenne beaucoup de place dans le discours environnemental et le restreigne. Certes, il nous permet de parler des exigences

techniques. Par exemple : qu'est-ce qu'il faut pour maintenir les processus écologiques ? Mais le langage de la durabilité ne nous donne pas une très bonne idée des autres questions que nous devons clarifier : Qu'est-ce que la durabilité n'est pas ? Qu'est-ce qui est bien ? Quel genre de relations devrait exister entre les êtres humains, les sociétés et la nature ? Entre les êtres humains et le monde plus-qu'humain ? Il est dangereux pour le discours environnemental d'être aliéné au langage de la durabilité. En faisant appel à ce langage, nous dévaluons le discours philosophique qui nous permet d'explorer d'autres façons d'envisager ce qui est bon d'un point de vue culturel, spirituel et esthétique. Nous regroupons un vaste éventail de concepts, d'idées et de valeurs en un seul mot. Nous dévaluons également les récits de mon amie autochtone Louise Profeit-Leblanc (1996), qui nous aident à comprendre ce qui nous ennoblit. Lorsque nous dévaluons ces discours, les valeurs qu'ils cherchent à explorer perdent de leur importance et sont marginalisées (Weston, 1996).

- 41 Les philosophes environnementaux Bruner et Oelschaeger (1994) nous rappellent que quiconque contrôle les mots, définit également les modalités des débats publics. Je crois que les études de cas présentées montrent que le langage de la durabilité ne suffit pas à redéfinir le débat public. Lorsque des questions importantes sur les valeurs sont englobées par cette terminologie scientifique, technique et économique, la pensée environnementale s'amoindrit. Comme nous l'avons vu, ce désamorçage linguistique permet à l'establishment de poursuivre plus facilement ses propres buts.
- 42 Il n'étonnera donc pas que j'aie des réserves certaines, en tant qu'éducateur environnemental, sur le langage de la durabilité. En laissant notre travail se résumer dans des slogans comme « l'éducation pour la durabilité » ou « pour la viabilité », je crois que nous risquons d'amoindrir la pensée environnementale. Restons plutôt ouverts à des options allant au-delà de la durabilité : acceptons la durabilité pour ce qu'elle est, mais essayons également de déterminer ce qu'elle n'est pas.
- 43 Tout d'abord, nous pouvons reconnaître d'autres questions que celle de la durabilité. Un exemple est fourni par ma collègue mexicaine Elena Alvarez-Ugena (1997) dont le projet communautaire cherche à « promouvoir un mode de vie qui soit juste, équitable et écologiquement durable ». Il semble clair ici que les questions de justice et d'équité sont différentes de celles de la durabilité écologique. Cet exemple met également l'accent sur les priorités sociales particulières à ce contexte.
- 44 Ensuite, les éducateurs environnementaux peuvent prendre en compte les valeurs culturelles, esthétiques, spirituelles, intrinsèques et environnementales au sens large de manière tout aussi positive que les valeurs associées à la durabilité. Nous devons cesser de dévaluer ces valeurs qu'on ne peut ni mesurer ni falsifier par une quelconque expérience scientifique. Nous devons placer le langage de ces valeurs, de même que ces valeurs elles-mêmes, au même rang que la « durabilité », pour qu'on leur accorde la même considération et le même respect. Nous devons également faire une place dans nos curriculums pour les questionnements philosophiques qui sont nécessaires dans le processus d'évaluation des diverses avenues morales. Le langage de la durabilité ne comble pas ce besoin.
- 45 Finalement, nous devons développer notre propre vocabulaire. J'ai signalé comment le champ des diverses possibilités éthiques et morales a été réduit par le langage de la durabilité, comment les questions morales ont été définies dans un langage technique et économique. Notre défi consiste alors à redécouvrir ou réhabiliter le langage perdu, ou encore à réinventer un langage qui permette d'exprimer adéquatement les types de

valeurs que nous appréhendons dans l'ensemble du monde vivant (voir à ce sujet Abram, 1997). De quels mots et de quels concepts avons-nous besoin ? Quelles nouvelles métaphores nous sont nécessaires ? Comment pouvons-nous leur donner une portée concrète ?

Conclusion

- 46 Le slogan de la « durabilité » a depuis longtemps paru inattaquable. Certains lecteurs seront d'accord avec une bonne partie de l'analyse présentée dans cet article ; d'autres la désapprouveront. Toutefois, mon but n'est pas d'établir un consensus sur le sens du mot « durabilité ». L'analyse conceptuelle comporte d'autres facettes que je n'ai pu aborder dans ce texte. Le but premier était de susciter chez le lecteur un sentiment d'inconfort quant à l'importance accordée à ce terme, très largement répandu. Ainsi, j'ai illustré ce qu'est la durabilité, ou plutôt ce qu'elle n'est pas, dans différents contextes. Nous avons observé que le langage de la durabilité peut mener à des inepties. Si nous laissons notre travail d'éducateurs s'enfermer dans un tel langage, nous risquons de désamorcer notre capacité de clarification, de compréhension et de recherche des bases philosophiques liées aux enjeux contemporains.
- 47 Par ailleurs, il importe de souligner la nécessité pour la communauté des chercheurs de se pencher de manière rigoureuse sur l'analyse conceptuelle. Le domaine de l'ERE regorge de difficultés conceptuelles qui réclament notre attention. Des concepts comme « résolution de problèmes », « alphabétisation environnementale », « conscience de l'environnement », « holisme », « intégration » et bien d'autres sont souvent acceptés sans critique et sans que l'on considère l'ensemble de leurs implications. Il faudrait s'y attarder. Les concepts de « nature » et de « nature sauvage » demeurent difficiles à saisir, il faudra en approfondir la compréhension. N'oublions pas non plus le terme « développement ».
- 48 Étant donné la nature abstraite et mouvante de ces concepts, nous devons essayer de mieux les comprendre, de cerner leurs caractéristiques propres et de considérer les implications de leur usage dans divers contextes. Sinon, nous ne saurons jamais si nous ne faisons que renforcer le langage du *statu quo* ou si nous offrons aux étudiants les outils dont ils ont besoin pour créer de nouvelles possibilités.

BIBLIOGRAPHIE

Abram, D. (1997). *The spell of the sensuous*. New York : Vintage.

Alvarez-Ugena, E. (communication personnelle, 1997). Communication à l'occasion de la 6e Conférence internationale TOUCH, « Center for Environmental Education and Ethics », Rychory — SEVER, Horny Marsoc, Krkonose, République tchèque, du 26 avril au 2 mai 1997.

Bolton, K. (1994). Corporate money is seductive, but do we want it ? *Yukon News*, 9 mars.

- Bruner, M. et Oelschlaeger, M. (1994). Rhetoric, environmentalism, and environmental ethics. *Environmental Ethics*, 16(4), 377-396.
- Buckley, A. (1993). School's mining curriculum « biased ». *Yukon News*, 2 juin
- Burke, J. et Walker, E. (non daté). *Rock on Yukon*. Whitehorse : Yukon Chamber of Mines, gouvernement du Canada et ministère de l'Éducation du Yukon.
- Fowler, H.W. et Fowler, F.G. (1964). *The concise Oxford dictionary of current English*. Oxford : Clarendon Press.
- Government of Yukon. (1991). *Yukon Environment Act*. Whitehorse : Government of Yukon.
- Hargrove, E. (1994a). Science, ethics and the care of ecosystems. Dans J. Peepre et B. Jickling (dir.), *Northern protected areas and wilderness*. Whitehorse : Société pour la protection des parcs et des sites naturels du Canada et Collège du Yukon. p. 44-61.
- Hargrove, E. (1994 b). Overcoming environmental newspeak. *Environmental Ethics*, 16(2), 115-116.
- Hopkins, C., Damlamian, J. et Ospina, G.L. (1996). Evolving towards education for sustainable development : An international perspective. *Nature & Resources*, 32 (3), 2-11.
- Jickling, B. (1994). Studying sustainable development : Problems and possibilities. *Canadian Journal of Education*, 19(3), 231-240.
- Jickling, B. (1992). Why I don't want my children to be educated for sustainable development. *Journal of Environmental Education*, 23(4), 5-8.
- Jickling, B. et Spork, H. (1998). Education for the environment : A critique. *Environmental Education Research*, 4(3), 309-327.
- Livingston, J. (1994). *Rogue Primate : An exploration of human domestication*. Toronto : Key Porter Books.
- McClaren, M. (1993). Education, not ideology. *Green Teacher*, 35, 17-18.
- Orr, D.W. (1992). *Ecological literacy : Education and the transition to a post-modern world*. Albany : State University of New York.
- Orwell, G. (1989). *Nineteen eighty-four*. Londres : Penguin Books.
- Padua, S.M. (1993). Sustainability vs sustainable development. *Green Teacher*, 35, 13-16.
- Profeitt-Leblanc, L. (1996). Transferring wisdom through storytelling. Dans B. Jickling (dir.), *A colloquium on environment, ethics and education*. Whitehorse : Collège du Yukon. p. 14-19.
- Sachs, W. (1997). What kind of sustainability. *Resurgence*, 180, 20-22.
- Sauvé, L. (1996). Environmental education and sustainable development : Further appraisal. *Canadian Journal of Environmental Education*, 1, 7-34.
- Scheffler, I. (1960). *The language of education*. Springfield (Illinois) : Charles C. Thomas.
- Sterling, S. (1996). Education in change. Dans J. Huckle et S. Sterling (dir.), *Education for sustainability*. Londres : Earthscan Publications Limited. p. 18-39.
- Tobin, C. (1997). Lessening the bite... *The Whitehorse Star*, 14 février
- Verburg, R.M. et Wiegel, V. (1997). On the compatibility of sustainability and economic growth. *Environmental Ethics*, 19(3), 247-265.
- Weston, A. (1996). Self validating reduction : Towards a theory of environmental devaluation. *Environmental Ethics*, 18(2), 115-132.

Wolf Management Planning Team. (1992). *The Yukon wolf conservation and management plan*. Whitehorse, Yukon : Ministère des Richesses renouvelables du Yukon.

NOTES

1. En anglais : education for sustainability ou education for a sustainable future.
 2. Pour d'autres critiques du terme « développement durable », voir l'ouvrage de Livingston (1994) et l'article de Verbarg et Wiegel (1997).
 3. Note de la rédaction : L'auteur de ce texte est anglophone et son analyse se fait à partir du concept de sustainability, correspondant à celui de durabilité ou de viabilité en français. Plusieurs auteurs francophones ont tenté de distinguer les concepts de durabilité et de viabilité, tout comme de nombreux auteurs anglophones ont proposé des significations alternatives au concept de sustainability. Cette traduction utilise les termes durabilité et viabilité comme des quasi-synonymes, référant au noyau de signification de ces termes, soit la durée associée à la capacité de support (ou de supporter).
 4. Note du traducteur : Le jeu de mots utilisé ici est intraduisible. Toutefois, on peut présumer que la YCM tentait de montrer que l'industrie minière travaillait pour la collectivité.
-

RÉSUMÉS

Le domaine de l'éducation relative à l'environnement (ERE) est constitué de concepts complexes et je crois que nous n'avons pas suffisamment cherché à approfondir ces idées fondamentales qui sous-tendent notre travail. L'analyse conceptuelle est un champ de recherche important et rigoureux qu'il importe de développer en ERE. Dans cet article, le concept et le langage de la « durabilité » ou « viabilité » (*sustainability*) servent d'exemples pour illustrer ce qu'est l'analyse conceptuelle. Il apparaît que le concept de durabilité confond un vaste éventail d'idées et de valeurs. Si nous consentons à inscrire notre travail d'éducateurs dans un tel langage, nous risquons de désamorcer notre capacité de clarification, de compréhension et de recherche des bases philosophiques liées aux enjeux contemporains.

The field of environmental education is filled with inherently difficult concepts, yet we have not, I believe, given sufficient attention to understanding the ideas that ground our work. I argue that conceptual analysis is an important and rigorous research area. In this paper, the nature of conceptual analysis is revealed using the concept and language of sustainability for illustrative purposes. I show how, through reliance on the concept sustainability, we collapse a broad range of ideas and values into a single word. This suggests that allowing our work as educators to be subsumed by such language disarms our ability to seek clarity, understanding, and the philosophical basis of contemporary issues.

AUTEUR

BOB JICKLING

Bob Jickling enseigne la philosophie environnementale et l'éducation relative à l'environnement au Collège du Yukon. Il est également éditeur du *Canadian Journal of Environmental Education*. C'est au Yukon, au cœur de cette contrée sauvage, source constante d'inspiration et de passion, qu'il a élu domicile.